

Pour en finir avec le théâtre engagé Entretien avec Étienne Lepage

Philippe Couture

Numéro 139 (2), 2011

Jouer dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Couture, P. (2011). Pour en finir avec le théâtre engagé : entretien avec Étienne Lepage. *Jeu*, (139), 79–84.

Dossier

Jouer dans la cité

PHILIPPE COUTURE POUR EN FINIR AVEC LE THÉÂTRE ENGAGÉ

Entretien avec Étienne Lepage

Étienne Lepage écrit sur la chose sociale. En 2010, sa pièce *Rouge gueule*, mise en scène par Claude Poissant et reçue dans l'agitation et l'effervescence, est qualifiée à tort et à travers de pièce « coup-de-poing ». Ce sera également le cas de *Kick*, une production plus modeste du Théâtre de la Marée Haute, sous les bons auspices du jeune metteur en scène Michel-Maxime Legault. Il faut dire que ces deux textes se nourrissent des excès et des pulsions de l'être humain, et dévoilent bruyamment une galerie de personnages qui ont soif de crier leur colère ou d'exprimer leurs ébranlements. Si Lepage a abandonné ce ton et cette violence dans sa nouvelle pièce, *l'Enclos de l'éléphant*, il continue de s'intéresser à des personnages anonymes et ambigus, animés d'étranges forces souterraines. Son théâtre interpelle le spectateur parce qu'il le bouscule moralement et le reconnecte directement à ses pulsions de vie et de mort. Mais le jeune auteur rejette l'étiquette d'auteur engagé – une position qui ne correspond pas à ses yeux à l'acte d'écriture et à la place que peut occuper l'artiste dans les luttes sociales.

Pourtant, Étienne Lepage a abondamment réfléchi à la question de l'engagement social de l'artiste ces derniers temps. On l'a entendu en débattre sur la scène du Théâtre de Quat'Sous lors d'une table ronde du CEAD pendant l'événement Dramaturgies en dialogues. Il a poursuivi la réflexion sur le blogue de ce même organisme pendant quelques semaines. De tous les artistes de théâtre s'étant exprimés publiquement sur cette question ces dernières années, il est peut-être celui dont la position est la plus radicalement opposée à l'idée que le théâtre tel qu'il est pratiqué aujourd'hui puisse être porteur de changements sociaux. Nous l'avons invité à en discuter à nouveau.



Rouge gueule
d'Étienne Lepage,
mis en scène par
Claude Poissant
(Théâtre PàP, 2009).
SUR LA PHOTO :
Maude Giguère et
Anne-Élisabeth Bossé.
© Marcel Cloutier.

Pendant la table ronde sur l'auteur-citoyen, alors que les autres participants¹ s'entendaient pour affirmer que le théâtre est une prise de parole publique, vous avez défendu la thèse contraire. Mais le théâtre, même lorsqu'il est uniquement façonné d'images ou de stimuli sensoriels, peut-il vraiment échapper au discours ?

Étienne Lepage – Il est vrai que toute forme de théâtre a une dimension politique. L'art est toujours un phénomène du social, et de ce fait, une proposition qui agit dans le monde (qui dépasse souvent la conscience qu'en ont ceux qui le font). Par contre, le sens sociopolitique de cette action est difficile à prédire et à comprendre. C'est un phénomène flou. Mais aussi, je pense que l'air du temps ne se prête pas du tout à un théâtre qui chercherait à participer d'un changement social, quel qu'il soit. Il m'apparaît de plus en plus évident que le milieu du théâtre, tel qu'il se présente aujourd'hui, est un milieu autocentré qui s'adresse à une élite instruite et initiée. D'une manière un peu simpliste, on pourrait même penser que le théâtre a plus une fonction de reproduction du système que de contestation. Les enjeux qu'il met en scène sont souvent compris et déjà acceptés de son public – malaise de la modernité, violence dans le social, recherche d'espoir dans un monde sans Dieu, destruction du monde par le capitalisme, inégalités, racisme, sexisme, etc. Au contraire, même, il conforte en donnant à croire que quelque chose se passe.

Quelle serait votre définition du théâtre engagé, alors ? De quoi serait fait un véritable théâtre de changement social ?

É. L. – Ce serait un théâtre qui réfléchit le champ de l'art dans son rapport à la société (conditions sociopolitiques des artistes, des publics, des institutions, etc.), et qui choisit ses propositions artistiques en fonction de cette réalité en essayant de maximiser ses effets positifs (démocratisation de l'art, éducation artistique, accessibilité, etc.) et de minimiser ses effets négatifs (fabrication d'un système élitiste de valeurs, participation au paradigme stérile de la nouveauté à tout prix, participation inconsciente à la mystification économique). Je ne parle pas d'un théâtre qui attribue aveuglément des vertus magiques et positives à la sincérité artistique. Ceux qui ont entrepris une démarche engagée dans les années 70 ont été particulièrement industriels. Ils ont cherché à toucher d'autres publics, ils ont cherché à faire participer des individus qui n'étaient pas produits par le théâtre-institution (des enfants, des mères de famille, des prisonniers), ils ont cherché à révolutionner le théâtre-institution lui-même, afin qu'il participe directement à la lutte sociale. Fini le mérite, fini les privilèges, fini les lauriers, fini les carrières. Il existe encore aujourd'hui de telles démarches, mais elles sont plutôt marginales. Pourquoi ? Parce que, d'une manière générale, on a abandonné l'idée que le théâtre engagé puisse être efficace comme vecteur de changement social. Je ne sais pas si ce théâtre peut encore exister. Je sais que ma position manque de poésie, mais je pense que c'est une grave erreur d'accorder une foi aveugle au pouvoir engagé de la poésie. La poésie est belle, grande, fondamentale, puissante, mais il me semble qu'elle ne sert pas à construire la société.

Vous ne croyez donc pas du tout que certains spectateurs puissent modifier leur perception de certaines réalités sociales lorsqu'ils sont confrontés à la vision d'un artiste ?

É. L. – Bien sûr que oui. Seulement rien n'indique que ce soit pour le mieux. Une pièce de théâtre peut donner envie de s'enlever la vie. Et la même pièce peut créer des effets contraires. Je dis simplement que le théâtre est un lieu de l'incertain. Il brasse les cartes. C'est un lieu de disjonction collective. Je serais toutefois tenté de douter du théâtre qui se dit engagé politiquement, en ce sens qu'il pourrait facilement faire croire à ceux qui le font et à ceux qui

1. Cette table ronde animée par Marie-Louise Arseneault réunissait Étienne Lepage, Christian Lapointe et moi-même.



L'Oiseau-Tigre, publication du Théâtre français du CNA où est paru le manifeste *Rebut total* de Christian Lapointe en septembre 2010.

l'écourent qu'ils changent quelque chose, alors que ce n'est pas en parlant d'écologie aux écologistes qu'on va changer quoi que ce soit. Je reste même plutôt sceptique devant le comportement qui consiste à s'engager par le théâtre en disant aux autres de s'engager politiquement. C'est une manière presque suspecte de se faire du capital symbolique, il me semble. L'engagement n'est pas une voie facile. Il implique beaucoup de sacrifices et peu de dividendes. Je ne dis pas que la proposition politique normative claire est impossible au théâtre. Je connais des gens qui font du théâtre réellement engagé (des gens qui reprennent le même esprit de critique radicale qui animait le Théâtre des Cuisines, par exemple). Et je souhaite ardemment que ce genre d'initiative change quelque chose. Mais cela implique une humilité et un sacrifice, le refus de se faire du capital artistique, et probablement l'impossibilité de se construire une carrière. Je pense que le théâtre peut participer au changement social, mais je ne pense pas qu'il peut le susciter d'en haut, par la pure beauté esthétique ou par des propositions intelligentes. Certains intellectuels qui travaillent dans les universités font des propositions largement plus sensibles, intelligentes et actuelles que ce que j'ai vu dans le monde des arts, et on ne les écoute pas plus.

Cela soulève une question intéressante. L'auteur de théâtre est-il un intellectuel ? Ne se place-t-il pas, en s'adressant publiquement à ses semblables par l'entremise du théâtre, dans une position semblable à celle de l'intellectuel ?

É. L. – On a tendance à confondre l'auteur et l'intellectuel parce que notre imaginaire est bercé par les glorieuses images de Camus et de Sartre, ces grands artistes révoltés qui ont construit une œuvre aussi artistique qu'intellectuelle. C'est un danger. Tous les auteurs ne sont pas des intellectuels. Les artistes, en tant que citoyens, ne peuvent, à mon sens, se permettre de croire qu'en poursuivant leurs quêtes esthétiques, ils travaillent activement à une transformation de la société. J'aimerais qu'il en soit ainsi, mais c'est une vision par trop romantique de l'art que je ne partage pas.

L'artiste de théâtre, dans ce cas, lorsqu'il s'exprime dans l'espace public sans s'appuyer sur son œuvre, en tant que citoyen, a-t-il une certaine légitimité de parole à cause de son statut ? Doit-on valoriser cette parole ? La sensibilité de l'artiste peut-elle justifier qu'il prenne parole sur les questions de société dans les médias, par exemple ?

É. L. – La société ne valorise pas assez les artistes, c'est vrai. Il devrait y avoir plus de place pour leurs productions, et pour leur parole citoyenne. Mais à ce titre, les boulangers et les infirmiers aussi devraient pouvoir trouver la place dans l'espace public pour s'exprimer. Au final, le problème, c'est que nous sommes dans une société qui a pour ainsi dire fait disparaître l'espace public. Et inversement, vu de l'intérieur, je trouve que souvent les artistes, dans leur désir de valoriser ce qu'ils font et ce qu'ils sont, ont tendance à prendre tous les rôles et à présumer largement de leurs capacités, principalement par rapport à l'intellectualité. Un artiste peut être un intellectuel, comme un boulanger peut être un intellectuel. Mais l'artiste n'est pas *en soi* un intellectuel. C'est un artiste.

Vous êtes, par exemple, très sceptique par rapport au Rebut total², le manifeste qu'a récemment publié Christian Lapointe dans l'Oiseau-Tigre³.

É. L. – Je trouve que c'est une entreprise remplie de bonne volonté, mais le manifeste m'apparaît confondre certaines choses. Ce que j'en comprends, c'est qu'en le signant et en

2. Le *Rebut total*, inspiré du célèbre *Refus global*, est un manifeste cosigné par le metteur en scène Christian Lapointe et une quinzaine d'artistes de théâtre. Les signataires y dénoncent une société dominée par les valeurs mercantiles et la disparition de la pensée.

3. *L'Oiseau-Tigre* est une publication du Théâtre français du Centre national des Arts. Le manifeste de Christian Lapointe est publié dans le numéro de septembre 2010.



Kick d'Étienne Pilon, mis en scène par Michel-Maxime Legault. Spectacle du Théâtre de la Marée Haute, présenté Aux Écuries en mars 2010.
© Marie-Claude Hamel.

étant membres de notre institution-théâtre, les signataires assurent participer à la lutte sociale parce qu'ils sont en quête de théâtre. Ça ne me va pas. Je veux bien affirmer que le théâtre est essentiel, qu'il faut de la transcendance pour tous (c'est d'ailleurs mon parti pris), et qu'il existe de ce théâtre dans notre institution-théâtre, mais les luttes sociales ne s'en trouveront pas mieux servies. Je propose donc que les artistes qui veulent être engagés, mais qui ne luttent pas pour changer notre institution-théâtre, prennent le parti de s'engager en tant que citoyen (et non en tant qu'artiste) dans les luttes sociales et de chercher des moyens extrathéâtraux pour poursuivre leur vision d'une société plus juste.

Donc, ceux qui prétendent s'engager par l'art et qui prennent la parole en tant qu'artistes sont en quête de capital symbolique et ne cherchent qu'à redorer l'image de l'artiste dans la société plutôt qu'à agir socialement ?

É. L. – Non. Tous les artistes que je connais sont d'une sincérité absolue. Loin de moi l'idée de leur faire un procès d'intention. Cela dit, un peu comme un prêtre croit sincèrement en Dieu, ce n'est pas la sincérité de la croyance qui fait sa justesse. Mais je pense surtout qu'il faut oser se poser la difficile question : quelle est la valeur de l'art ? Qu'est-ce que ça vaut, dans le social ? Poser la question de la valeur de l'art suppose de se demander ce qu'il est *et* ce qu'il n'est pas, ce qu'il peut faire *et* ce qu'il ne peut pas faire, ce qu'il implique *et* ce qu'il n'implique pas. Je pense que oui, l'art peut faire des choses importantes, il peut bousculer, il peut provoquer des réflexions, il peut ouvrir l'esprit, réjouir, mais il peut aussi démoraliser, il peut endoctriner, il peut divertir et abrutir. Il peut aussi ennuyer, laisser froid et même faire aimer moins l'art. Et encore, il peut être complètement hors propos, déplacé, stupide, de mauvais goût, mort. À mon avis, c'est dans la nature de l'art d'être potentiellement toutes ces choses en même temps. L'art qui abrutit *est encore* de l'art. On ne peut pas qualifier d'art seulement ce qui correspond à notre morale de l'art. Il faut penser par-delà le bien et le mal, comme disait Nietzsche. Et ce que je propose, c'est de considérer l'art *très exactement* comme cela, c'est-à-dire comme un geste dont il est particulièrement difficile de déterminer les effets concrets. Je pense que c'est ainsi qu'il prend toute sa valeur. L'art est ambigu, il tire son efficacité de ses flottements. L'art est à expérimenter. L'art ne dit pas quoi faire, ni quoi penser. S'il le fait, il ne sera pas écouté. L'art ne dit rien. L'art est. Par rapport à lui, on est toujours libre de penser ce que l'on veut.

Ce qui peut paraître choquant, dans mon attitude, c'est que, d'une manière générale, dans le social, par les temps qui courent, l'art n'est pas particulièrement bien traité. On ne reconnaît sa valeur que pour ce qui est des retombées économiques, les artistes sont traités en paresseux, en amuseurs publics ou en profiteurs. Dans un tel contexte, c'est compréhensible que les artistes se rebute et clament haut et fort qu'ils croient à l'art, non parce que c'est leur gagne-pain, mais parce qu'ils croient en ses vertus. Je suis complètement d'accord. Cela dit, cette situation ne nous autorise pas à perdre notre sens critique sur ce que nous faisons. Il faut évaluer la valeur de l'art (comme profession, comme manifestation sociale, comme institution, comme culture, comme idéal, etc.) avec le plus de justesse possible. Et je trouve parfois que les artistes n'ont pas un regard juste sur ce phénomène auquel ils participent. ■